

S'ABANDONNER À LA DIVINE PROVIDENCE

Frère Benoît DOMINI

INTRODUCTION

Les enseignements qui précèdent nous ont donné de mieux comprendre ce qu'est la Providence. Lorsque les chrétiens parlent de la "Providence", ils ne désignent pas simplement ces *petits signes* que Dieu leur adresse dans leur vie quotidienne : par exemple, lorsqu'Il les aide à retrouver les clefs qu'ils ont perdues, ou du travail lorsqu'ils sont au chômage. Autrement dit, la Providence, ce n'est pas simplement *faire l'expérience d'un Dieu qui peut nous aider ponctuellement quand nous le lui demandons*. La Providence c'est cela. Mais c'est aussi bien plus que cela.

En effet, la Providence n'est autre *que Dieu lui-même, qui dans sa bonté et sa puissance, conduit toutes les choses qu'il a créées – et spécialement l'homme – vers leur fin*.

Croire en la Providence, c'est donc croire que *tout ce qui arrive est dans la main de Dieu* ; que Dieu nous maintient dans l'existence et qu'Il conduit toutes choses vers leur bien, vers Lui. C'est croire avec sainte Thérèse de Lisieux que « tout est grâce ». C'est croire que le cours des événements n'obéit pas à un destin implacable, mais à un dessein bienveillant, forgé par Dieu de toute éternité, qu'Il réalise à travers l'histoire sans nier la liberté des hommes.

De fait, loin d'être anecdotique, l'affirmation de la Providence de Dieu est *l'une des vérités les plus fondamentales de la foi chrétienne* mais aussi – et c'est surtout ce sur quoi nous allons insister dans cet enseignement – l'une des plus importantes pour la *vie du chrétien*¹.

¹ Comme le relève saint Thomas, l'affirmation de la Providence et de l'existence de Dieu comprennent en puissance toutes les autres vérités. Voir *ST*, II^a II^{ae}, q. 1, a. 7. Voir un commentaire dans J.-P. TORRELL, *La théologie*, Paris, Cerf, p. 58-59. Saint Thomas s'appuie sur He 11, 6 : « Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe et qu'il se fait le rémunérateur de ceux qui le cherchent ».

En effet, l'une des attitudes les plus fondamentales qui caractérise le chrétien est son abandon à la divine Providence. Être vraiment chrétien suppose de vouloir s'abandonner à la Providence, à cet amour de Dieu qui conduit toute chose².

L'abandon à la Providence de Dieu a fait vivre les saints, particulièrement lorsqu'ils étaient confrontés au mal. « Prends tout en gré » disaient ainsi ses Voix à sainte Jeanne d'Arc alors qu'elle marchait, toute angoissée, vers son martyre.

C'est également à un haut degré d'abandon qu'était parvenu au XVI^e siècle saint Thomas More, alors même qu'il avait perdu sa brillante situation de Chancelier d'Angleterre pour rester fidèle à sa conscience. Peu de temps avant son exécution, saint Thomas More écrivait à sa fille Margot ces mots qui témoignent d'une admirable sérénité : « Rien ne peut arriver que Dieu ne l'ait voulu. Or, tout ce qu'il veut, si mauvais que cela puisse nous paraître, est cependant ce qu'il y a de meilleur pour nous³. »

Quelques siècles plus tard, dans la prison du Temple, *Madame Elisabeth*, la sœur de Louis XVI, récitait chaque jour cet admirable acte d'abandon à la divine Providence alors qu'elle était la victime innocente de la fureur des révolutionnaires :

Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'arrivera rien que Vous n'avez prévu de toute éternité. Cela me suffit, ô mon Dieu pour être tranquille. J'adore vos desseins éternels, je m'y sou mets de tout mon cœur : je veux tout, j'accepte tout⁴.

L'abandon à la divine Providence est donc le *secret de la sainteté*. Il procure une joie, une paix et une force que le monde ne peut donner⁵. « Le secret de la sainteté disait Mère Marie-Augusta, réside dans l'Ecce », c'est-à-dire dans l'acceptation de la volonté providentielle de Dieu. Jésus nous invite à nous abandonner à sa Providence, à *conformer notre volonté au plan de Dieu qu'il a sur*

² FRANÇOIS DE SALES, *Sermon pour le Vendredi Saint*, 1622, in *Œuvres complètes*, vol. 10, p. 389 : « Le parfait abandon entre les mains du Père céleste et la parfaite indifférence en ce qui regarde la divine volonté sont la quintessence de la vie spirituelle [...]. Tout le retard dans notre perfection provient seulement du manque d'abandon, et il est sûrement vrai qu'il convient de commencer, de continuer et d'achever la vie spirituelle à partir de là, à l'imitation du Sauveur qui a réalisé cela avec une extraordinaire perfection, au début, durant et à la fin de sa vie ».

³ Cité en CEC n°313.

⁴ Cité dans S.-T. BONINO, *Il m'a aimé et s'est livré pour moi*, Paris, Parole et Silence, 2013, p. 161.

⁵ Pour une illustration suggestive de cette vérité, on lira avec profit W. J. CISZEK, *Avec Dieu au goulag. Témoignage d'un Jésuite interné vingt-trois ans en Sibérie*, Nouan-Le-Fuzelier, Éditions des Béatitudes, 2010. Dans ce livre, l'auteur livre un témoignage de son apprentissage progressif, au milieu de souffrances indicibles, des bienfaits de l'abandon à la divine Providence. Voir notamment, p. 54-58 ; p. 112-118 ; p. 152 ; p. 242-244 ; p. 304-306.

nous, par amour et dans la confiance. Et c'est là que réside le secret d'une vie réussie, d'une vie heureuse.

Nous allons donc réfléchir dans cet enseignement sur ce qu'est l'abandon à la divine Providence, afin de mieux en vivre. En effet, contrairement à une idée très répandue, s'abandonner à Dieu est une *attitude active* qui suppose de mobiliser toutes ses facultés. L'abandon n'est pas une attitude passive et spontanée. Vivre abandonné à la Providence est l'objet d'un apprentissage patient et parfois éprouvant. Il faut pour cela *franchir progressivement plusieurs étapes*.

Même si elle n'est pas la plus importante, l'une de ces étapes consiste à comprendre ce que *n'est pas* l'abandon à la divine Providence. En effet, il arrive que des chrétiens ne comprennent pas la nécessité de s'abandonner à Dieu parce qu'ils s'en font une mauvaise idée. Dans la première partie de cet enseignement, nous allons donc démasquer ces fausses conceptions de l'abandon à la divine Providence qui pourraient nous aussi nous paralyser (I). De fait, après avoir montré ce que n'est pas l'abandon à la divine Providence, nous pourrions plus facilement dans un second temps dire en quelques mots ce qu'il est (II). Enfin, nous achèverons notre réflexion en évoquant l'exemple de Job qui, dans l'Ancien Testament, a progressivement appris à faire confiance en Dieu et à s'abandonner à lui (III).

I. CE QUE N'EST PAS L'ABANDON À LA PROVIDENCE DIVINE

Disons tout d'abord ce que *n'est pas* l'abandon à la divine Providence.

Nous avons tous la foi. Mais force est de constater que nous avons bien souvent du mal à traduire cette foi dans notre vie concrète, en nous abandonnant avec confiance dans les mains de Dieu. Nous sommes tous d'accord pour affirmer que rien n'échappe à la main de Dieu, que nous sommes protégés et conduits par Lui, mais quand vient l'épreuve, nous avons peur, et nous hésitons à nous abandonner. La chose est étonnante : pourquoi un tel décalage entre notre agir et notre foi en la Providence ?

Il existe bien des réponses à cette question. Chacun en effet a en lui ses propres résistances à la volonté providentielle de Dieu. Notre foi est bien souvent imparfaite. Nous sommes tous aussi marqués par l'orgueil, et de ce fait nous éprouvons des difficultés à abandonner notre volonté pour accomplir celle de Dieu.

Nous pouvons cependant souligner que ce qui *retient* parfois les chrétiens de se lancer sur les voies de l'abandon est la *peur*. *En effet*, ils se font bien souvent une *mauvaise image de Dieu Provident*. Il peut donc être important de pré-

senter tout d'abord ces mauvaises images, pour ne pas dire ces *erreurs*. L'évocation de chacune d'entre elles nous permettra de découvrir *comme en négatif* un aspect de *ce qu'est* vraiment l'abandon à la divine Providence.

A. Fatalisme

La première de ces erreurs est celle qui consiste à assimiler l'abandon à la divine Providence au *fatalisme*.

Qu'est-ce que le fatalisme ? Le fatalisme consiste à *croire en l'existence d'un destin* (fatum), *c'est-à-dire d'un déterminisme que Dieu imposerait aux événements de l'histoire, et ainsi à vivre comme si tout était déterminé*. Pour certains, l'abandon à la divine Providence serait une forme chrétienne de fatalisme.

Certains philosophes de l'Antiquité, notamment les stoïciens, étaient fatalistes. Ainsi, le philosophe Sénèque affirmait que l'homme est comme un chien attaché à un chariot ; s'il consent à son destin, il trottera du même pas que l'attelage, mais s'il résiste, il sera traîné de force. « Les destins conduisent celui qui accepte et traînent celui qui refuse » déclarait-il. Tout serait joué d'avance. L'homme serait libre de consentir à son destin, non de le transformer.

Un autre philosophe stoïcien, Épictète, croyait lui aussi au destin. Voilà la prière qu'il faisait monter vers Dieu :

Sers-toi de moi désormais à ta guise. Mes pensées sont les tiennes. Je suis à toi. Je ne regimberai contre rien de ce que tu as choisi pour moi. Conduis-moi où tu veux, revêts-moi du costume qui te plaît. (*Entretiens*, II, 16, 42)

Il ne s'agissait pas simplement de belles paroles, mais de convictions ancrées. On raconte ainsi qu'Épictète, qui était esclave, fut torturé par son maître. Sous la torture, complètement abandonné au destin, Épictète se montra impassible, allant même jusqu'à faire preuve d'un flegme tout britannique. Ainsi, à son tortionnaire qui lui tenaillait la jambe, il aurait déclaré : « faites attention, vous risquez de la casser ». Et d'ajouter, une fois la jambe atrocement brisée : « Je vous avais bien dit qu'elle allait casser ». Ou quand la croyance au destin remplace l'anesthésie...

Aujourd'hui, nombreux sont les musulmans qui sont fatalistes. « C'est écrit », aiment-ils à répéter, comme si Dieu était la cause d'un destin implacable qui donnerait aux événements de l'histoire une nécessité absolue.

En fait, le fatalisme des stoïciens ou des musulmans *repose sur une mauvaise conception de l'action providentielle de Dieu* : certes, puisque *Dieu est Tout-Puissant, tout ce qu'il veut s'accomplira*. « Tout ce qu'Il veut, Il le fait » dit le Psaume (Ps 115, 3). Mais cela ne veut pas dire pour autant que tous les événements

obéissent à une nécessité rigoureuse. Dieu veut en effet la liberté de l'homme. Et il veut qu'il existe dans l'univers physique cette marge d'indétermination que nous appelons le "hasard". Ainsi, la toute-puissance de Dieu ne fait pas de la liberté humaine ou de la contingence des événements naturels des illusions. L'homme est réellement libre et la Providence de Dieu ne contraint pas sa liberté.

Par exemple, avant la réponse libre de la Vierge Marie à l'ange Gabriel, lors de l'Annonciation, Dieu ne s'était pas incarné. C'est seulement lorsque la Vierge Marie a dit son « oui » à son plan providentiel que Dieu est venu nous sauver en s'incarnant.

Faute de comprendre tout cela, le fataliste se résigne à tout ce qui lui arrive comme si tous les événements de l'histoire étaient régis par un destin implacable. En effet, à quoi servirait de vouloir changer l'histoire, si celle-ci est écrite d'avance par Dieu ? Il s'agit là certainement d'une caricature du véritable abandon à la divine Providence⁶. En effet, s'abandonner à la divine Providence n'est pas un acte fataliste mais un acte de grande liberté : c'est vouloir accomplir dans l'histoire ce que Dieu attend que nous réalisions librement, et qu'il ne veut pas réaliser sans nous.

B. Providentialisme

Évoquons une seconde caricature de l'abandon à la divine Providence que l'on appelle le « *providentialisme* ». Le providentialisme, c'est croire que *chaque événement de l'histoire correspondrait à la volonté pleine et entière de Dieu*. Autrement dit, c'est penser que les événements de l'histoire seraient tous voulus par Dieu au même titre, les meilleurs comme les pires. Tout ce qui nous arrive serait voulu de Dieu avec la même intensité.

Le providentialisme a été rendu très célèbre par le roman du philosophe Voltaire, le *Candide*. Dans cet ouvrage, l'un des personnages nommé Pangloss à qui il arrive tous les malheurs du monde répète d'une manière mécanique : « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Le personnage de Pangloss était pour Voltaire un symbole de l'absurdité des chrétiens : pour Voltaire en effet, croire en la Providence consistait à penser que *chaque événement est directement voulu par Dieu ; que chaque événement possède en lui-même une intelligibilité et une sagesse, une bonté éminente, que l'homme pourrait immédiatement découvrir*.

⁶ Albert Camus disait que le christianisme a mis fin à la tragédie grecque qui reposait sur l'idée de destin pour lui remplacer le *drame*, puisque la foi nous enseigne que l'homme est libre, et qu'il est capable de résister à la volonté de Dieu.

Si tel était le cas, l'affirmation de la Providence conduirait tout logiquement, à *nier le mal*. Bien plus, il faudrait se résigner à tout ce qui nous arrive, sans chercher à lutter contre le mal. Car si tout était voulu par Dieu au même titre, avec la même intensité, alors aucun événement ne serait mauvais. « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » devrions-nous dire. Et ce même devant le triste spectacle du mal et du péché des hommes...

En fait, Voltaire a confondu la foi authentique en la Providence et le providentialisme. *Le providentialisme est une caricature assez pernicieuse de l'abandon à la divine Providence*. En effet, s'il est juste d'affirmer que rien de ce qui arrive n'échappe à la volonté de Dieu, que tout est connu par la Providence, il faut immédiatement ajouter que certains événements ne sont que « tolérés » par Dieu et non pas « voulus » au sens fort du terme.

Dieu tolère un effet lorsqu'il n'empêche pas que celui-ci se réalise. *Le mal moral, le péché, ne sont que permis par Dieu : ils sont simplement tolérés*. Parce que Dieu respecte notre liberté, il n'empêche pas que nous fassions le mal, il tolère notre péché. Il ne le veut pas au sens fort du terme ; ce qu'il veut, c'est le permettre. Entre vouloir quelque chose, et vouloir ne pas l'empêcher en le permettant, y a bien plus qu'une nuance.

Ainsi, on peut dire que tout événement est providentiel si l'on entend par là que rien n'échappe au pouvoir de Dieu. Mais on ne peut pas dire pour autant que tout événement soit voulu par Dieu au même titre. Le mal moral en effet n'est que permis. Et c'est pourquoi si les saints disent que Dieu peut tirer un bien de tout ce qui leur arrive, tout ce qui leur arrive en tant que tel n'est pas un bien. De même, si les martyrs sont parfois joyeux de marcher vers leur supplice, ce n'est pas que celui-ci soit en lui-même un bien, mais parce que Dieu peut faire de ce mal qu'il permet un plus grand bien. Dieu est tellement bon et puissant qu'il est capable de se servir du péché des bourreaux pour donner aux martyrs de donner un témoignage d'amour et d'offrir leur vie en offrande pour le salut des âmes.

Ainsi, l'abandon à la divine Providence ne consiste pas à considérer que tous les événements qui nous arrivent sont bons *en eux-mêmes* puisque Dieu les a permis. Non. Par contre, notre foi en la divine Providence nous fait comprendre que si Dieu les a permis, même s'ils sont mauvais, Il est assez bon et puissant pour qu'ils soient l'occasion d'un bien. Et l'homme, autant qu'il est en son pouvoir, doit lutter contre les maux qui l'affectent.

Prenons un exemple pour comprendre cette différence entre l'abandon à la divine Providence et le providentialisme : l'exemple du péché mortel qui, pour le chrétien, représente le *summum* du mal. Sainte Marie-Magdeleine à la Sainte

Baume ne se disait pas que ses péchés passés étaient un bien, puisque Dieu avait permis qu'elle les commette. Elle ne pensait pas que, puisqu'elle avait péché, alors Dieu l'avait voulu. Non, elle savait que Jésus avait beaucoup souffert à cause de ses péchés. Par contre, elle méditait avec émerveillement sur la Providence de Dieu qui avait été capable de tirer de ses péchés passés un plus grand bien : le bien de son grand amour repentant. En effet, selon les paroles mêmes du Seigneur, sainte Marie-Magdeleine « a beaucoup aimé car il lui a été beaucoup pardonné ». Le péché de Marie-Madeleine n'était pas un bien, mais Dieu dans sa miséricorde s'était servi de ce mal pour en tirer du bien, en tenant compte de son repentir sincère. Le mal n'a pas eu le dernier mot.

Ainsi, l'abandon à la Providence est la source d'une joie profonde : rien, absolument rien ne peut nous séparer de l'amour du Christ *si tant est que nous voulions vivre dans cet amour*. La Providence donne sens à tous les événements même si *en eux-mêmes*, bien des événements qui ne possèdent aucun sens, aucune bonté, aucune signification. Ainsi, aucun mal, même la détresse, l'angoisse et toutes les souffrances, ne pouvaient altérer l'enthousiasme de saint Paul qui déclarait dans sa lettre aux chrétiens de Rome :

Nous le savons, quand les hommes aiment Dieu, lui-même fait tout contribuer à leur bien, puisqu'ils sont appelés selon le dessein de son amour. [...] Que dire de plus ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? [...] qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? la détresse ? l'angoisse ? la persécution ? la faim ? le dénuement ? le danger ? le glaive ? [...] J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les anges ni les Principautés célestes, ni le présent ni l'avenir, ni les Puissances, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. (Rm, 8, 28-39).

C. Le quiétisme

Une troisième erreur sur la Providence est bien visible dans l'ensemble des attitudes que l'on regroupe sous le nom de « *quiétisme*. Le quiétisme est *cette vision erronée de la Providence qui consiste à tellement insister sur l'action providentielle de Dieu qu'on en vient à relativiser l'action des hommes, comme si celle-ci n'était pas importante*.

Par exemple, dans une perspective quiétiste, certains chrétiens interprètent d'une manière erronée la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. On sait en effet que sainte Thérèse a beaucoup insisté sur la voie d'enfance spirituelle, qui consiste à s'abandonner à la miséricorde de Dieu. Mais certains, en déformant les propos de sainte Thérèse, en sont venus à lui faire dire ce qu'elle n'a jamais dit.

Pour ces derniers, sainte Thérèse aurait affirmé que Jésus fait tout en nous ; que notre sainteté consisterait à le laisser agir en nous, sans que nous devions vraiment nous soucier d’agir ou de développer les vertus. Ces interprètes marqués par l’esprit du quiétisme oublient de souligner que si sainte Thérèse invitait effectivement ses sœurs à la confiance et à l’abandon, elle leur rappelait également avec force que cet abandon ne doit jamais être passif, mais actif. Que nous devons faire tout notre possible pour devenir saints, en menant pour cela le combat spirituel, mais avec la conviction que c’est Dieu qui nous en donnerait la force et que c’est Lui qui, *in fine*, viendra réaliser nos désirs de sainteté. S’abandonner à la Providence, c’est donc vouloir collaborer activement au plan providentiel. C’est donc vouloir engager sa volonté pour qu’elle coïncide avec celle de Dieu. « Aide-toi, et le Ciel t’aidera » dit le proverbe. Dieu veut agir en nous, mais pas sans nous. Il veut agir pour nous aider à agir. Dieu, dit saint Thomas, veut donner à l’homme la *dignité de cause*.

Bref, *l’erreur du quiétiste consiste à oublier que la Providence divine réalise son dessin à travers ses créatures dont elle se sert comme des instruments*. La Providence n’atténue pas la responsabilité de l’homme. Bien au contraire, elle la suscite. S’abandonner à la Providence, c’est agir avec la conviction que Dieu nous soutient et qu’Il agit en nous. Que nous agissons pleinement comme causes secondes, soutenus par cette Cause première qu’est Dieu⁷.

Pour le dire autrement, s’abandonner à la divine Providence ne veut pas dire renoncer à sa liberté. L’abandon à la Providence signifie donc *consentir activement à coopérer à l’action de Dieu. C’est comprendre que notre volonté est appelée à faire alliance avec celle de Dieu qui agit à travers elle*.

D. Le “lâcher-prise”

Enfin, une dernière caricature de l’abandon à la divine Providence est ce qu’on appelle aujourd’hui le “lâcher-prise”. Par “lâcher-prise”, on désigne une technique psychologique en vogue, notamment dans le secteur du développement personnel et du *coaching*. Cette technique consiste à aider une personne à ne pas vouloir tout maîtriser afin de la relaxer et de lui permettre une plus grande harmonie intérieure⁸. Le but du lâcher-prise est donc le bien-être psy-

⁷ THOMAS D’AQUIN, *Commentaire de l’Évangile selon saint Jean*, 14, 12 : « Dieu agit en nous, mais il n’agit pas sans nous [...] ce qui est fait par Dieu en moi, est aussi fait en moi par moi-même ».

⁸ « Ce qu’on appelle couramment le “lâcher-prise”, c’est l’acceptation et l’adaptation aux changements, la capacité à voir la réalité telle qu’elle est sans se laisser dominer par une réalité imaginaire où tout se passerait exactement comme on l’avait prévu, imaginé. » (« 5 étapes pour lâcher prise rapidement », [en ligne : [https://www.theraserena.com/stress/dossiers/5-etapes-pour-lacher-prise-rapidement#:~: text=Le%20 l%C3 %A2cher%2Dprise%2C%20c', l'avait](https://www.theraserena.com/stress/dossiers/5-etapes-pour-lacher-prise-rapidement#:~:text=Le%20l%C3%A2cher%2Dprise%2C%20c%27,l'avait)

chique et physique des personnes à une époque où nous avons tendance à vouloir tout maîtriser.

L'abandon à la divine Providence n'est pas un « lâcher-prise » au sens où nous venons de le définir. En effet, contrairement à ce que peuvent laisser entendre certains ouvrages de spiritualité, l'abandon à la divine Providence est bien autre chose : on l'accomplit tout d'abord par amour de Dieu auquel on veut unir notre volonté à la sienne ; il n'est donc pas un moyen en vue d'un "bien-être", même d'ordre spirituel. Pour le dire autrement, l'abandon, contrairement au lâcher-prise, a pour fin Dieu lui-même que l'on désire aimer ; il a donc pour motif un amour gratuit et non premièrement le désir de se relaxer⁹. En retour, il est vrai, Dieu donne à celui qui s'abandonne à Lui de goûter une paix et une joie profondes. Mais cette paix et cette joie que procure l'abandon nous sont données comme par surcroît : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît » dit Jésus dans l'Évangile¹⁰. On ne s'abandonne pas pour nous, mais pour Dieu. Mais en s'abandonnant à Lui, nous savons que Dieu s'occupera de nous.

II. CE QU'EST L'ABANDON À LA DIVINE PROVIDENCE

A. Définition de l'abandon à la Providence

Nous sommes tous marqués plus ou moins par l'une des caricatures qui viennent d'être exposées, si bien que nous hésitons à faire le pas de nous abandonner à la Providence. En effet, même si la chose ne nous est pas très claire, il peut nous arriver de confondre le véritable abandon à la divine Providence avec ce que nous avons appelé le fatalisme, le providentialisme, le quiétisme ou le lâcher-prise.

Ainsi, après avoir montré ce que l'abandon à la divine Providence *n'est pas*, il convient maintenant de dire quelques mots ce qu'*il est*.

Si on devait résumer ce qu'est cet abandon en une phrase, nous pourrions dire qu'il est un *consentement volontaire, et donc actif, aux plans de Dieu sur nous*.

[%20pr%C3%A9vu%2C%20imagin%C3%A9](#), consulté le 29-04-2023].

⁹ Le lâcher-prise est une sécularisation de l'abandon qui oublie l'amour de charité pour se replier sur l'amour-propre réduit au bien-être.

¹⁰ Voir J. GUIBERT, *Léonie. La faiblesse transfigurée*, Toulouse, Éditions du Carmel, 2018, p. 214-216. Comme le remarquait Victor Frankl, la religion n'a pas pour but d'être curative même si elle a des effets curatifs.

*L'abandon à la divine Providence est l'acceptation de la volonté de Dieu pour nous, volonté qui s'exprime dans notre histoire et dans l'histoire des hommes*¹¹.

Dans l'Évangile, le Seigneur Jésus invite ses disciples à s'abandonner à lui. Cette invitation à l'abandon est très visible dans cet extrait de l'Évangile selon saint Matthieu :

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas plus qu'eux ? Qui d'entre vous d'ailleurs peut, en s'en inquiétant, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie ? Et du vêtement, pourquoi vous inquiéter ? Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu habille de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc pas en disant : Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain : demain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine. (Mt 6, 26-34)

Mais pourquoi Dieu désire-t-il cet abandon ? La réponse est simple : parce qu'Il veut que nous soyons ses amis ; parce qu'Il nous aime. Or, il n'existe pas d'amitié véritable sans une union des volontés, sans que nous voulions le bien de celui que nous aimons, et que lui-même veuille notre bien. Bref, il n'est pas d'amitié sans une communion des volontés. L'abandon à la divine Providence, en nous faisant abandonner notre volonté propre pour nous unir à celle de Dieu, nous donne de communier à la volonté divine. Il est donc la condition pour entrer en amitié avec Dieu.

Précisons cependant que la volonté de Dieu n'est pas un plan quinquennal conçu dans l'esprit froid d'un ingénieur lointain. Elle est bien plutôt l'expression de ce qui est bon pour moi, elle est un plan d'amour. Ultimement, la volonté de Dieu n'est autre que Dieu lui-même qui est Amour. S'abandonner à la divine Providence est donc la condition de l'amour vrai, de l'union à Dieu véritable. S'abandonner à la Providence, c'est consentir à ce que Dieu veut pour nous, en sachant qu'Il est Amour et qu'Il ne veut pour nous que ce qu'il y a de meilleur.

¹¹ Dom Vital Lehodey définit ainsi l'abandon : « C'est une conformité au bon plaisir divin, mais une conformité née de l'amour et portée à un degré élevé » (V. LEHODEY, *Le saint abandon*, 1^{re} partie, ch. 10, Paris, C. Amat, 1919, p. 71).

B. Volonté signifiée et volonté de bon plaisir

Mais surgit peut-être dans votre esprit une question : comment connaître cette volonté, le plan de la Providence qui je dois mettre en œuvre, ce dessein dont je suis l'instrument choisi par Dieu depuis toute éternité ? Autant il est clair que je dois accomplir la volonté providentielle de Dieu, autant celle-ci n'est pas toujours très évidente ! Très concrètement : faut-il voir derrière tout ce qui m'arrive un signe de Dieu ? Comment discerner les voies de la divine Providence dans nos vies ?

La Tradition a répondu à cette question en distinguant les deux manières dont Dieu nous dévoile le plan de sa Providence à laquelle nous devons nous abandonner. En effet, la Tradition distingue la *volonté signifiée* de Dieu de sa *volonté de bon plaisir*. La volonté de Dieu est unifiée, mais elle se manifeste à nous de deux façons qu'on appelle la volonté de Dieu signifiée et la volonté divine de bon plaisir.

La *volonté signifiée* est celle qui se donne à connaître à travers des directives. Dieu nous fait alors connaître ce qu'Il attend de nous par les 10 commandements, les lois de l'Église, notre devoir d'état lié à notre situation de vie ou à notre travail, les conseils que nous pouvons recevoir (spécialement de la part de ceux qui ont grâce d'état pour nous éclairer). Elle est l'objet de la vertu *d'obéissance*. Elle « nous est connue d'avance, manifestée clairement et explicitement¹². » Dans ces cas-là, s'abandonner à la divine Providence n'est peut-être pas facile, mais on sait ce que l'on doit faire.

La *volonté de bon plaisir* s'exprime quant à elle à travers les circonstances de la vie qui échappent à notre pouvoir. Elle est précisément ce à quoi nous devons nous *abandonner* en considérant toute chose comme venant de Dieu, même si elle n'est que permise par Lui¹³. À travers les événements qui nous arrivent, nous devinons ce que Dieu veut pour nous.

Et c'est souvent concernant cette volonté de bon plaisir que nous éprouvons des difficultés. En effet, il peut parfois arriver qu'il existe un conflit entre ce que Dieu nous demande, et les événements qui nous arrivent. Comment harmoni-

¹² Cf. M. VILLER, « Abandon », in *Dictionnaire de spiritualité*, Paris, Beauchesne, 1932, vol. 1, col. 2-25 [col. 3].

¹³ Cf. FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, Paris, Cerf, 2011, p. 606 : « Considérons tous les biens intérieurs et extérieurs, comme toutes les peines intérieures et extérieures, tout ce que la divine Providence a disposé pour nous dans sa justice et sa miséricorde. Et devant tout cela, ouvrons tout grands les bras, consentons à la sainte volonté de Dieu, embrassons-la de tout cœur, et chantons comme un hymne d'éternel acquiescement : "Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel". »

ser la volonté signifiée de Dieu et sa volonté de bon plaisir ? Dieu me demande quelque chose, mais les circonstances de nos vies semblent parfois s'y opposer. Comment faut-il agir dans ce cas ?

Un critère de discernement important relevé par la tradition est *que la volonté signifiée est toujours première sur la volonté de bon plaisir*¹⁴.

Prenons un exemple pur comprendre cette grande loi de la vie chrétienne. Saint Rafael Arnaz Barron, un espagnol du XX^e siècle (1911-1938), avait compris qu'il devait quitter sa brillante situation dans le monde pour entrer dans un monastère de l'ordre des Trappistes. La volonté de Dieu était pour lui relativement claire. Elle s'était manifestée dans sa vie à travers le jugement de sa conscience et de ceux qui avaient pour lui grâce d'état pour discerner sa vocation. Mais Rafael est devenu très malade, et il a dû quitter la Trappe pour raison de santé. Fallait-il voir dans cette maladie une volonté de Dieu qui, finalement, ne voulait pas qu'il soit trappiste ? La chose n'était pas simple à discerner. Certes, Rafael comprenait que Dieu permettait cette maladie. C'était donc sa volonté de bon plaisir qui s'exprimait à travers les circonstances douloureuses de sa maladie. Mais Rafael n'a pas désarmé trop rapidement. En effet les circonstances de nos vies, même si elles sont permises par Dieu, ne sont pas à interpréter trop rapidement. En effet, leur signification, ce pour quoi Dieu les veut ou les permet, nous échappe souvent. Dans le cas de saint Rafael, celui-ci a progressivement compris que sa maladie était permise par Dieu pour qu'il grandisse en vertu, et non pour qu'il cesse de vouloir être trappiste. Si bien qu'après être retourné dans le monde pour se soigner, il fit le choix très courageux de le quitter de nouveau pour retourner dans son monastère, où il mourut jeune dans d'admirables sentiments d'abandon à Dieu.

Cet exemple de la vie de saint Rafael nous manifeste que la volonté signifiée de Dieu est toujours celle que nous devons suivre en premier, et que les circonstances de nos vies, même si elles semblent s'opposer à cette volonté, ne doivent pas nous démobiliser. Autrement dit, nous devons rester prudents

¹⁴ Prenons un exemple assez simple pour le comprendre. Par exemple, la volonté signifiée de Dieu est que nous ne commettions pas de vol : « Tu ne voleras pas » dit en effet le commandement. Par conséquent, si d'occasion, mon collègue de travail laissait imprudemment traîner sur son bureau une liasse de billets de 500 euros alors que je suis par ailleurs dans une situation financière douloureuse, il convient de ne pas voir dans cette heureuse coïncidence un signe de Dieu qui me donnerait d'éponger mes dettes à moindre effort... La volonté de Dieu en effet m'a été signifiée très clairement : « Tu ne voleras pas ». Et cette volonté est première sur la volonté de bon plaisir. En l'occurrence, les circonstances voulues ou permises par Dieu – la rencontre d'un portefeuille bien dodu – ne s'opposent pas à cette volonté de Dieu qui reste toujours première.

pour interpréter les circonstances de nos vies. Nous devons plutôt rechercher en premier à nous conformer aux commandements de Dieu et de l'Église, aux exigences de notre devoir d'état. Là est le lieu principal de l'abandon à la divine Providence.

Cela étant, il peut arriver qu'à travers les circonstances de notre vie, parfois très douloureuses, Dieu nous manifeste sa volonté. Il faut alors bien du temps, et l'aide du discernement de l'Église, pour comprendre ce que Dieu veut nous dire. La volonté de bon plaisir ne se dévoile souvent que petit à petit, et avec l'aide de personnes qui nous guident. Ainsi, par exemple, Mère Marie-Augusta a longtemps rêvé de devenir une religieuse contemplative dans la Congrégation du Cénacle. Mais les circonstances de sa maladie l'en empêchaient, alors qu'elle faisait tous ses efforts pour se soigner. Éclairée par des prêtres, elle a compris petit à petit, dans la douleur, qu'elle ne devait pas vouloir à tout prix devenir religieuse contemplative. En effet, ces circonstances douloureuses étaient une préparation voulue par le bon plaisir divin afin de la préparer à une autre mission, qu'elle ne connaîtra que bien plus tard : celle de fonder notre Communauté¹⁵.

Ainsi, l'exemple de Mère Marie-Augusta nous montre que celui qui se donne sincèrement les moyens de rechercher la volonté de Dieu peut être assuré que Dieu fera tout concourir à son bien. Cette volonté de Dieu ne sera peut-être pas très claire, mais l'abandon actif et confiant à elle assurera la réussite de votre vie. Il n'y a pas d'échec de fond quand on agit par amour affirmait Mère Marie-Augusta.

Il faut s'engager dans la confiance, sans tout comprendre ni tout maîtriser. La divine Providence nous bénira dans la mesure où nous cherchons à faire sa volonté avec un cœur généreux.

III. JOB OU L'APPRENTISSAGE DE L'ABANDON À LA DIVINE PROVIDENCE

Terminons cet enseignement en évoquant la figure de Job, qui, dans l'Ancien Testament, nous donne un bel exemple de ce que veut dire s'abandonner à la divine Providence. À la suite de nombreux saints, Job a appris progressivement à faire confiance en Dieu et à deviner l'œuvre de la divine Providence dans les circonstances douloureuses de sa vie.

¹⁵ Ainsi, contrairement à ce que pensaient les quiétistes, « l'abandon ne dispense d'aucun devoir positif. Entre la volonté signifiée et la volonté de bon plaisir, il ne peut y avoir d'opposition » (« Abandon », art. cit., p. 12).

Nous connaissons tous l'histoire de Job : cet homme qui avait tout pour lui (femme et enfants, honneur, richesses, sécurité) et que les circonstances de sa vie vont conduire dans le plus grand dénuement. Il lui faudra franchir comme trois étapes avant de s'abandonner à la Providence de Dieu¹⁶.

En effet, la première réaction de Job devant le mal qui lui arrive se limite au plan de sa sensibilité. Job se laisse alors submerger par la souffrance, il désespère et se révolte contre Dieu qui n'a pas empêché ses malheurs. C'est alors la première étape de son cheminement.

Mais vient ensuite un second moment où Job essaie de comprendre les voies de Dieu par sa raison, en discutant avec ses amis. Cette seconde étape marque l'impuissance de la raison humaine à comprendre complètement les voies de la Providence. Job sait par sa foi que Dieu conduit toutes choses par sa Providence. Il sait par ailleurs que rien n'échappe à la main de Dieu qui ne peut vouloir que notre bien. Mais Job ne comprend pas la manière concrète dont Dieu a conduit son histoire personnelle. Plus précisément, Job n'arrive pas à comprendre avec sa seule intelligence comment Dieu pourra tirer un bien du mal qui lui est arrivé. Job, par ce qu'il veut comprendre par lui-même, par sa raison seule, n'arrive pas à voir comment Dieu dirige son histoire vers le bien¹⁷.

Et c'est pourquoi Job va avoir l'audace en quelque sorte d'instruire le « procès de Dieu », à qui Il va reprocher son attitude. Job, au nom de ce qu'il comprend, va accuser Dieu du mal qui lui est arrivé : où est la bonté, la puissance et la sagesse de Dieu, puisqu'il a été incapable d'aider Job, son ami ?

Mais cette attitude de Job était déplacée. En effet, comme saint Paul le proclamera aux Romains (Rm 11, 33-36) :

¹⁶ Cf. THOMAS D'AQUIN, *In Iob*, c. 39 : « Job en ce livre a parlé de trois manières. Premièrement comme en exprimant sa sensibilité, dans sa première plainte lorsqu'il a dit : "Périsse le jour...". Deuxièmement, en exprimant la délibération de la raison humaine lorsqu'il disputait contre ses amis. Troisièmement, selon l'inspiration divine lorsqu'il s'exprime en la personne du Seigneur. Et, comme la raison humaine doit être dirigée selon l'inspiration divine, après les paroles du Seigneur, il réprouve les paroles qu'il avait dites selon la raison humaine. »

¹⁷ Cette incognoscibilité des desseins de Dieu par la raison naturelle tient au mystère de Dieu lui-même et à la structure de l'esprit humain. Les raisons de Dieu s'identifient à son essence même qui est Sagesse. Or cette sagesse ne se donne à connaître que partiellement dans la création qui n'en est qu'un pâle reflet. Et l'homme, pour comble, ne possède qu'une connaissance partielle de cette création, lui qui ne connaît pas même l'essence d'une mouche, selon l'exemple de saint Thomas. Par conséquent, la sagesse de Dieu nous échappe, et de même pour la Sagesse *qu'est Dieu*. Et donc la réalisation de ces voies nous est incompréhensible par la raison seule.

Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ? Qui lui a donné en premier et mériterait de recevoir en retour ? Car tout est de lui, et par lui, et pour lui

Ainsi Dieu va-t-il aider Job à comprendre qu'il est incapable, dans sa petitesse, de pénétrer la sagesse de Dieu qui est à l'œuvre dans l'histoire. Comment Job, qui ne peut percer le secret des mystères de la création visible, pourrait juger la sagesse de Dieu ? Si Job n'est pas capable de comprendre les mystères de la création et la sagesse qui s'y exprime, comment *a fortiori* serait-il capable de comprendre le mystère de Dieu lui-même et de ses desseins providentiels ?

Job accepte la leçon. Il renonce à faire le procès de Dieu et accepte de s'abandonner entre ses mains. Job comprend qu'il n'est pas capable de pénétrer complètement ce pour quoi Dieu permet les circonstances douloureuses de sa vie. Il va alors, dans la troisième et dernière étape de son cheminement, s'abandonner à la Providence de Dieu. Et Dieu bénira largement cet acte de confiance. Non seulement en lui rendant tous les biens qu'il avait perdus : famille, richesse, honneur, sécurité. Mais, bien plus, Dieu donne à Job d'entrer dans son intimité. Il va recevoir une sagesse révélée et inspirée, qui vient de l'Esprit-saint, dans la foi¹⁸. Et il comprendra alors pourquoi Dieu avait permis son mal.

Ainsi, l'exemple de Job nous montre, comme l'a dit saint Augustin, qu'*il faut bien souvent croire pour comprendre* ; qu'il convient d'abord de s'abandonner à la foi en Dieu qui nous conduit vers notre bien en se répétant qu'ici-bas on ne peut pas tout comprendre mais qu'on peut tout offrir. *La confiance ouvre le cœur et dilate l'intelligence*. Progressivement, l'âme abandonnée dans les mains de Dieu en vient en comprendre que son épreuve a du sens, à la manière de Job qui accepte son épreuve : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que le nom du Seigneur soit béni »¹⁹.

¹⁸ Cf. THOMAS D'AQUIN, *In Symbolum*, Prol. (n°864) : « Si l'homme pouvait connaître parfaitement par lui-même toutes les choses visibles et invisibles, il serait absurde de croire ce que nous ne voyons pas. Mais notre connaissance est si faible qu'aucun philosophe n'a jamais pu découvrir parfaitement la nature d'une seule mouche. Aussi lit-on qu'un philosophe a passé trente temps en solitude pour connaître la nature de l'abeille. Si donc notre intellect est si faible, n'est-il pas absurde de ne vouloir croire au sujet de Dieu que ce que l'homme peut en connaître par lui-même ? »

¹⁹ Précisons toutefois avec le P. Bonino : « L'impossibilité où nous sommes, aussi bien par la raison que par la révélation, de comprendre l'essence divine et, par conséquent, les raisons dernières de la Providence, le sens précis de l'histoire personnelle et collective, n'implique aucunement que l'esprit du croyant doive renoncer à scruter un Mystère dont il sait par la foi qu'il est de soi intelligible. En effet, en raison de l'unité d'un dessein divin où la grâce ne détruit la nature mais la porte à son accomplissement, le croyant en quête d'intelligence sait qu'il

Job a expérimenté avant l'heure ce qu'est la spiritualité de l'enfance spirituelle recommandée dans l'Évangile et rappelée par saint Thérèse de Lisieux. Précisons-le : il ne s'agit pas d'enfantillage, ni de l'éloge de l'irréflexion, de l'assistanat, de la démission de la responsabilité. L'enfance spirituelle est l'attitude intérieure de celui qui agit en faisant son possible, en exerçant au maximum ses facultés et ses aptitudes acquises, mais sans s'inquiéter, puisqu'il est conscient que Dieu seul est Provident. « L'homme propose mais Dieu dispose » affirme le dicton²⁰.

Ainsi, l'abandon *ne peut être assimilé à une sorte de passivité*, comme si la foi en l'action continuelle, universelle et infaillible de la Providence, devait conduire l'homme à une sorte de déresponsabilisation. Non, la *grâce donne à l'homme de bien agir, de comprendre que Dieu agit en nous pour nous donner d'agir*. Nous sommes les instruments de la Providence.

Lorsqu'il agit comme instrument de la Providence, l'homme ne se déresponsabilise pas, bien au contraire. Il *comprend l'importance de sa mission* qui est divine. Et en même temps, il ne vit pas dans *l'angoisse* de l'homme qui agit seul, sans aide, dans un monde hostile. Au contraire, celui qui redevient comme un enfant confiant dans les bras de Dieu est prêt à toutes les *audaces* car il sait que Dieu le soutient, si tant est qu'il fasse sa volonté.

L'histoire de Job est donc très instructive. Elle nous rappelle que s'abandonner à la divine Providence est une *œuvre de longue haleine*. Il faut du temps en effet pour redevenir un enfant qui accepte de ne pas tout maîtriser, de tout comprendre, qui accepte de s'en remettre à la volonté providentielle de son Père plutôt que de tout vouloir régenter dans sa vie.

CONCLUSION

« Tout est grâce » déclarait sainte Thérèse, alors qu'elle achevait sa vie à l'infirmierie dans de grandes souffrances extérieures et intérieures. Elle a en effet

peut s'appuyer sur ce qu'il connaît déjà de Dieu à travers la création pour mieux comprendre par analogie la Révélation. Les intentions de Dieu qui se manifestent dans l'acte créateur et les lois générales du gouvernement divin éclairent, en effet, tout le reste de son agir, y compris son agir dans l'ordre gratuit de la divinisation et de la rédemption. [...] Grâce à cette lumière de la raison, l'homme est capable de saisir l'intention que le Créateur a inscrite dans les dynamismes qui définissent sa propre nature et de collaborer à son achèvement. » (S.-T. BONINO, *Études thomasiennes*, Paris, Parole et Silence, 2019, p. 618-619).

²⁰ Devant le mal, le chrétien ne sera pas insensible. La Providence guide tout, mais elle passe par moi. Je devrais donc lutter de toutes mes forces contre le mal. Je le ferai en m'abandonnant à Dieu qui me demande de faire mon possible, et qui fera tout concourir à mon bien. J'échapperai ainsi à l'écueil du fatalisme et à celui de l'acharnement.

compris que, rien, absolument rien, n'échappe à Dieu si nous nous faisons petit enfant. Et que Celui qui lui demandait cet abandon l'avait lui-même vécu, sur la Croix. Celui qui est venu éclairer toutes choses à la lumière de sa Résurrection.

Sainte Thérèse à la suite de Job et d'une multitude de saints a donc vécu en plénitude les paroles du psaume 130 qui dépeint les sentiments de celui qui s'est abandonné à Dieu pour de bon :

Seigneur, je n'ai pas le cœur fier ni le regard ambitieux ; je ne poursuis ni grands desseins, ni merveilles qui me dépassent. Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse ; mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant contre sa mère. Attends le Seigneur, Israël, maintenant et à jamais. (Ps 130)